

Etude d'un caractère

L'enfant physique : Normalement développé, aucune tare physique. Polonais.

Mental : Très faible en orthographe et en français, bonne moyenne en calcul. Elève bougon, râleur même mais acceptant une punition si elle est juste.

Milieu où il évolue : Il semble en avoir deux, complètement différents.

Le milieu familial : Père polonais, jeune, travailleur courageux, honnête.

Mère. Elle boit, a été obligée de faire plusieurs cures de désintoxication.

Frères. Un aîné plus âgé que lui d'un an qui est en classe avec lui. Il est physiquement plus fort, un peu mieux doué en français, pas en calcul, mais d'un caractère plus doux, ne fait pas souvent de textes libres. Ses autres deux frères sont plus jeunes et fréquentent, l'un le CP, l'autre le CE1. Caractère dominant des deux : paresse.

Ce milieu familial il l'a en horreur, il ne l'aime pas, à l'exception de ses frères peut-être, pour qui il est capable d'un bon mouvement (voir texte). Mais son père est sévère. Il faut comprendre cet homme qui, mineur de fond, remplit une journée exténuante ; quand il arrive à la maison, il a tous les soucis que lui donne sa femme qu'il doit surveiller ou faire surveiller sans cesse. C'est ainsi qu'il a dû changer de tour à la mine et prendre le poste du soir, de façon qu'il y ait toujours quelqu'un à la maison. Il est naturel qu'il soit parfois excédé de cette vie sans horizon, et qu'il soit sévère, très sévère pour ses enfants.

Le milieu scolaire : Là, l'enfant vit, il change complètement d'atmosphère, il sent la sympathie alors qu'il croit voir chez lui de l'hostilité. Il est responsable d'un carré de jardin, a un métier en classe, occupe la place de goal, dans l'équipe de foot-ball de la classe, où il figure parmi les éléments bons. Alors il se libère, il se libère sans cesse, sans savoir, sans s'occuper si ses textes seront imprimés, il se libère parce qu'il en a besoin, parce qu'il le faut, c'est pour lui une nécessité. Dans l'année il a lu 48 textes, aucun ne sera imprimé (il n'écrit pas avec facilité), mais il continuera d'en lire jusqu'à fin juin. Et quels textes, tous sur lui ou sur ce qui l'entoure : son chat, son chien, sa grenouille, ses pigeons, sa machine à coudre, sa bicyclette, sa tire-lire, son moulin, puis une chance, le foot, le râleur (son frère), le menteur (son frère), le fainéant (son frère), le gourmand (toujours son frère), puis viennent les textes ayant pour titre : pas de chance, il y en a douze sur un total de quarante-huit. Une fois tout de même un régal (il a mangé des huitres, et surtout le citron qui les accompagnait), il écrira aussi « le copieur », enfin « la pêche », il a l'air d'aimer ce sport. J'ajoute que cet enfant, à la fin de l'année scolaire a été gravement malade, il a eu une méningite, et a dû rester un mois et demi à l'hôpital. Ses textes tristes, méchants, laissaient-ils prévoir cette crise ? Et G. a changé complètement. Il ne paraît plus s'occuper du milieu familial dans ses textes, il continue à parler de lui, mais pas un texte ayant pour titre « pas de chance ».

Mais voyons ces textes que l'on peut classer en quatre parties ?

Ceux qui se rapportent à son frère.

Ceux qui se rapportent à ses camarades.

Ceux qui se rapportent aux animaux.

Ceux qui se rapportent à son père.

I. *A son frère* : Texte 1 le râleur. Il rend coup pour coup, il ne veut pas être inférieur. « Mais moi je le lui ai rendu ». Dans le texte 2 même conclusion vis-à-vis de son frère, « Tu crois être le plus fort, plus malin que moi » bien que sous une autre forme.

Dans le texte 3 il sent la jalousie fraternelle, elle lui fait plaisir, le comble, il en paraît content ; il a remporté une victoire grâce à son travail, et avec l'aide de son père pourtant bien sévère, il s'en réjouit, et marque cette date d'une croix, la fixe, la matérialise, c'est le 19 juin 1955. Ce sera la seule que nous trouverons dans ses textes,

N'aime-t-il pas ses frères petits ? Certainement que si, son aîné seul lui porte ombrage, car pour les petits, il est capable de se sacrifier. Voyez ce texte « Pas de chance » texte 4. Il accepte avec philosophie, la punition reçue, « Cela ne fait rien j'ai été puni pour eux, pendant ce temps je ferai mes devoirs et je les ferai bien parce que j'aurai plus de temps ».

Aucune amertume, aucune rancœur, de la joie puisqu'il se félicite d'avoir été puni pour eux.

II. *A ses camarades* : Texte 5. Il note là aussi sans jalousie, la chance de son camarade Armengou qui a gagné en classe pour 500 F, une bicyclette de 17.000 F, en vendant des billets pour la tombola des Pupilles de l'école laïque. Il l'a vue, certes il l'aurait voulu sienne, mais il a l'air de s'en rapporter à la fatalité, « Quand c'est la chance, c'est la chance ». On n'y peut rien évidemment, il faut subir, a-t-il l'air de dire.

Mais il s'insurge contre le copieur (texte 6). Il est fort en calcul, il n'aime pas que son camarade le copie. Il a là une certaine supériorité, il veut la conserver, et surtout éviter une punition, aussi il se montre dur, mais pas bien méchamment tout de même. Il se fait redresseur de torts, car dans le fond, ses camarades il les aime, il a un peu de cœur (nous verrons plus loin sa dureté).

Gustave (texte 7) n'a pas travaillé, lui est chargé d'une commission par le maître, il s'en acquitte. Mais quand il entend les reproches faits à son camarade, la punition qui les sanctionne, il le plaint, mais il est capable de jugement, il est sensible à la justice, il sait la punition juste, et il l'accepte. « C'est de sa faute, il l'a bien mérité, il ne travaille pas ».

III. *Les animaux* : Il n'aime pas les animaux, c'est rare chez les enfants de son âge qui dans de très nombreux textes, parlent justement d'eux avec beaucoup d'amour. Lui non, et il emploie le langage direct (texte 8), Je n'aime pas mon chien. Alors mon père va le perdre ; et comme s'il sentait que c'est mal de ne pas aimer son chien (il a tant entendu de textes de ses camarades disant le contraire, il conclut « Toute la famille n'est pas contente ». Il n'est pas seul, ils sont tous, il a des alliés, c'est sa force.

(Texte 9). Et son chat est voleur, on va le tuer aussi. Sa mère essaie sans résultat, son père va essayer, mais le chat est malin. Le père accepte alors de le garder s'il ne veut pas se laisser tuer, mais voyons la conclusion : « Moi j'ai beaucoup de moyens ».

Cette cruauté croît, grandit, tourne presque au sadisme dans son texte sur les mouches (texte 10). Il la saisit, la tient dans ses mains, lui coupe les ailes avec les ciseaux pour voir ses réactions. Il ne voudrait pas être à sa place, la

souffrance l'effraye un peu, alors il la lance dans le feu. Il en prend une autre et la livre aux poissons qui l'avalent. « Plus de mouche », la conclusion est laconique. Et tout cela pourquoi ? La mouche est un insecte qui ne me plaît guère.

IV. *Le père* : (Texte 11). Gilbert a l'impression qu'il est persécuté, qu'on le punit, alors qu'il ne le mérite pas, il se raidit, se révolte contre l'injustice du père, il prend le jugement de celui-ci en défaut et il le crie : « J'ai eu une paire de gifles que je n'avais pas méritée et chaque fois c'est pareil, il veut avoir raison et me donne des gifles pour rien, ce n'est pas moi qui l'avais prise cette planche ».

Il a la vérité pour lui, c'est pourquoi il n'accepte pas la réprimande. Il est persuadé de plus en plus qu'il est persécuté, il est le souffre douleur, il en est sûr et la conclusion du texte 12 le montre : « C'est toujours pareil ; c'est toujours ainsi ».

Cette autorité du père, il sait ce qu'elle vaut. Il sait qu'elle est terrible, qu'elle n'a qu'à apparaître pour que, immédiatement, tout rentre dans l'ordre. On comprend cet homme qui a une vie rude, une tâche rude ; les enfants savent ce qu'il veut quand il se fait entendre (texte 13). « Quand mon père dit quelque chose, c'est vite fait et court ; et tout d'un coup le silence se fait absolu ».

Cet enfant a un tel ressentiment contre son père, que quelquefois ses textes vont jusqu'à l'irrespect (texte 14) : « Mon père y met toujours le nez, quand il se mêle de mes affaires cela ne marche pas ». Mais l'enfant sait peser le pour et le contre, il sait juger et juge la punition disproportionnée avec la faute : « Chaque fois que je fais une faute, il ne me punit pas un peu, mais beaucoup trop ». Il sait pourtant que c'est sa faute et il le dit. « Il ne fallait pas que je touche au gâteau ». Et il conclut par une note pessimiste, un fatalisme que l'on retrouve souvent dans ses textes : « Enfin, c'est comme cela ».

Cette autorité, il ne l'accepte pas, et chaque fois qu'il peut la bafouer, il s'en réjouit (texte 15), voyez le titre. « Plus malin que toi ». Et la conclusion : « Mon père ne s'est aperçu de rien ». Le voilà satisfait, sa tromperie a réussi, il a trompé l'autorité, le gendarme. On devine déjà l'homme. Cela ne l'empêche pas de se cabrer sans cesse (texte 16). « C'est toujours pareil ». Son frère est le préféré et cela lui fait mal.

Cependant, il sait que son père si sévère pourtant est parfois capable d'un bon mouvement. Il le lui accorde avec générosité (texte 17).

- Le titre : « Une chance ». C'est rare pour lui, et sa conclusion, après que son père lui a donné de l'argent qu'il ne méritait pas : « Il n'y a pas pensé, il fait parfois exprès d'oublier ce qui s'est passé ».

(Dans le texte 18) sa chance continue, et il le met en titre, mais ce n'est pas la chance qui vient à lui, la chance que l'on attend, ce qui semble être en contradiction avec le début des textes antérieurs où il est fataliste, non c'est une chance qu'il forcera, qu'il arrachera, qu'il fera sienne, parce qu'il en aura la volonté, et l'on assiste à ce tableau de la pièce qui roule, qui semble ne pas vouloir aller dans la poche de l'enfant, et l'enfant toute volonté tendue, qui a cette réplique d'assurance totale, de sûreté sur lui-même : « Moi je suis sûr que si elle ne veut pas venir, je la prendrai par force ».

Je pense qu'après un tel exemple, il est inutile d'épiloguer, il se suffit amplement à lui-même et il illustre d'une façon indiscutable la connaissance de l'enfant, à travers le texte libre.

TAURINES - Fontgrande (Tarn).

Textes de Gilbert :

1

Le râleur

- Tu as vu si nous sommes forts au foot-ball ?
— Il nous en manquait quatre, c'est pour cela que vous avez gagné.
— Et nous trois.
— Si nous avions été tous deux au complet, nous aurions gagné tout de même.
— Tu parles toujours comme ça, tu veux toujours être le plus fort.
Je venais à peine de finir de parler, qu'il me donne un coup de poing dans l'épaule.
— Râleur. Chaque fois avec toi c'est la même chose, quand tu ne sais que dire, tu me donnes un coup.
— Mais moi je le lui ai rendu.

2

Le menteur

- Dis Richard, tu n'as pas vu le livre que nous avons reçu ce matin ?
— Non, pourquoi ?
— Papa m'a demandé où il était, et il m'a grondé. Il dit que je l'ai caché pour qu'il ne le lise pas.
Il se dirige vers le poste, il sort le livre que papa et moi cherchions.
— Laisse-moi le dire à papa.
Richard l'ouvre et je le lui prends.
— Rends-le moi ou sinon tu vas voir.
Je me sauve, il me poursuit, mais ne m'attrape pas. Il mangeait une pomme qu'il n'hésite pas à me lancer. Je me baisse, il me manque. Je lui dis :
— J'aurais bien voulu que tu casses un carreau.
Je lui rends le livre.
— Tu crois être plus malin que moi ?

3

- Richard, tu iras aider ton père à sarcler, dit ma mère.
Richard saute sur sa bicyclette, répond oui, oui, et se sauve dans une autre direction.
Au retour mon père interroge ma mère :
— Où est Richard ?
— Je lui ai dit de venir te rejoindre. Il m'a répondu oui, mais il a pris une autre direction.
— Attends un peu, je l'attends quand il me demandera quelque chose.
Moi j'avais fait soigneusement mon travail en arrachant les petits pois.
Mon frère revient, il demande à mon père :
— Papa, tu m'as arrangé les souliers gris ?
— Quand maman t'a dit de venir m'aider, tu as répondu oui, et tu es parti.
Moi aussi, j'ai oublié d'arranger tes souliers.
Le soir même j'ai demandé à mon papa, j'ai eu la permission.
— Si Gilbert y va, j'y vais aussi, dit Richard.
— Tu crois cela dit papa, tu te trompes et de plus tu ne sortiras pas dimanche.
Depuis ce jour, quand je parle à mon frère, il me répond :
— Ta sœur, fils à papa, parce qu'il est jaloux.
Les paresseux sont toujours remerciés de cette façon.
Cela s'est passé le 19 juin 1955.

Pas de chance

— Qui a pris les gâteaux ? dit ma mère.
 — Demande à Claude et Jacques, ils le savent mieux que moi.
 — Ils ne peuvent pas arriver à l'armoire.
 — Tu crois, quand ils prennent une chaise, ils y arrivent de reste.
 Ce n'est pas vrai !
 Tu ne veux jamais me croire, et toujours tu as tort.
 — Tout aujourd'hui, tu resteras à la maison.
 — Mais ce n'est pas moi qui ai pris les gâteaux.
 — Ne discute plus.
 Je vais demander à mes frères.
 — Jacques, Claude, qui a pris les gâteaux ?
 — Moi un.
 — Un ou plusieurs ?
 — Un ou plutôt deux !
 Et ainsi le nombre des gâteaux croît.
 Vous avez de la chance que je ne le dise pas à maman.
 Cela ne fait rien, j'ai été puni pour eux. Pendant ce temps je ferai les devoirs
 et je les ferai bien parce que j'aurai plus de temps.

Son camarade a gagné une bicyclette

Je pense que Armengou a vraiment eu de la chance, car il a acheté un carnet entier et il a gagné une bicyclette. Pour 500 fr. on ne voit pas des bicyclettes pareilles. Surtout qu'elle est jolie et la couleur me plaît et de plus il y a l'éclairage. Quand c'est la chance, c'est la chance.

Le copieur

Dis Maillé, si tu ne sais pas faire le problème, va dire au maître qu'il te l'explique, mais ne copie pas.

Dès que je ne le regarde pas, il fait tout pour me copier.

Je vais lui « coller » quelque chose sur le nez et il s'arrêtera de copier. S'il avait appris, il ne copierait pas. Louge me dit : « Donne-lui un coup de poing, il s'arrêtera ».

Je me demande pourquoi il ne s'arrête pas. Ah ! il m'énerve trop, je le pousse assez fort il tombe du banc ; et depuis ce jour il s'est arrêté de copier ; mais pas beaucoup.

Pauvre Gustave

Le maître à onze heures m'a donné son cahier de devoirs pour que je le donne à sa grande sœur. J'ai hésité à le lui donner mais il fallait bien. Je me demande ce qui va se passer. A midi Gustave n'a pas reçu une correction. Le soir je me promenais dans le jardin quand tout à coup j'entends Aïe (la voix de Gustave). Je le plains, il doit être en train de pleurer.

— Je te dis que tu ne sortiras plus jamais tant que tu ne travailleras pas mieux et je te surveillerai. Ne compte pas aller au cinéma.

Sans en écouter davantage, je suis parti en pensant à ce pauvre Gustave. C'est de sa faute, il l'a bien mérité, il ne travaille pas.

Mon chien

Je n'aime pas mon chien parce qu'il monte partout où c'est semé. On a beau le taper, le gronder, il n'y a rien à faire. On bêche, le lendemain il a tout piétiné. J'ai décidé de le perdre mais mon père ne veut pas. Toute la famille n'est pas contente de lui.

Mon chat

Il est blanc et noir. Mon père, ma mère, mes frères et moi ne l'aimons pas parce que quand on ne le voit pas il essaie de voler quelque chose.

Mercredi il a volé un morceau de viande et mardi, il a mangé 5 petits poissons. Mon père a décidé de le tuer, ma mère aussi. Pour le tuer, ma mère a essayé de l'empoisonner en lui mettant du poison sur un morceau de viande. Le chat qui n'est pas bête l'a senti mais ne l'a pas mangé. Mon père dit à ma mère : « Il est plus malin que toi, un chat ne se tue pas comme cela. Si je ne peux pas le tuer avec d'autres moyens on le gardera ».

Moi j'ai beaucoup de moyens.

Les mouches

Tiens en voilà une sur une fleur. J'ouvre la main et d'un geste vif essaie de la saisir, elle m'a vu, s'envole mais plus rapide ma main se referme. La voilà prise. Lentement j'ouvre la main, dès que je la vois je la saisis, je la tiens.

Je lui coupe les ailes avec des ciseaux, pour voir ce qu'elle fera. Elle sautille d'un côté de l'autre, elle va dans tous les sens la pauvre, je ne voudrais pas être à sa place, mais c'est un insecte qui ne me plaît guère. La voyant souffrir, je la lance dans le feu. J'en attrape une autre et fais pareil.

Elle veut s'échapper je la reprends, et vais la mettre dans le bocal des poissons. Les poissons s'amuse avec, mais le plus gros la saisit et l'avale.

Plus de mouche.

Pas de chance

- Gilbert, qui a scié cette planche ?
- Moi pourquoi ?
- Je voulais la garder pour arranger la cave.
- Elle était sur les autres je l'ai prise et je l'ai sciée pour la balançoire.
- Tu vas recevoir une correction dont tu te souviendras.
- Mais...
- Ne continue pas à « rouspéter » ou sinon !...
- Ce n'est pas moi qui l'ai prise, c'est Richard pour ses pigeons.
- Comment se fait-il que c'est toi qui l'as ?
- Il a démolé sa cage à pigeons, et a mis la planche là.
- Ce n'est pas vrai et ne continue pas !
- Mais je...

Je n'ai pas eu le temps de finir la phrase qu'il m'appliqua une paire de gifles. J'ai eu une paire de gifles que je n'avais pas méritée. Et chaque fois c'est pareil, il veut avoir raison, et me donne des gifles pour rien, car ce n'est pas moi qui l'avais prise cette maudite planche.

Mon frère

- Maman il faut que tu achètes des haricots pour semer.
 — Bon.
 Ma mère achète les haricots.
 — Il te faut les semer demain.
 — Oui.
 Le lendemain :
 — Richard, va semer les haricots !
 — Aujourd'hui, je n'ai pas le temps.
 — Bon, tu le feras demain, et si tu ne les sèmes pas, gare à toi.
 Demain, après demain, les jours passent. Ma mère lui rappelle chaque jour de semer les haricots mais il répond toujours :
 — Maintenant, non, pas maintenant !
 Et il ne les a pas semés. C'est encore moi qui devrai les semer.
 C'est toujours ainsi, toujours pareil.

Pas de chance

- C'est à cause de toi Gilbert, que vous avez perdu contre Carmaux en football, jeudi.
 — Pourquoi ?
 — Parce que tu n'as pas plongé, on plonge comme cela !
 — Attends, je te le rendrai, ce coup de poing, et je te montrerai si je ne sais pas dégager du poing ou plonger.
 — Ce coup de poing que je t'ai donné dans les muscles, c'est celui que tu m'as donné hier et je te l'ai rendu !
 — Tu mens toujours, mais je te montrerai de quel bois je me chauffe.
 Je lui saute dessus et lui donne des coups de poings dans le dos, dans le ventre. Cela s'appelle jouer de la boxe. Mais mon père intervient et sort sa ceinture, et pam et pim, cela vous apprendra à vous battre.
 — C'est Richard qui a commencé à me donner un coup de poing.
 — Tu veux t'arrêter ?
 — Oui, toi, si je t'attrape, je te mets en boudin.
 — Allez-vous vous arrêter de vous disputer ?
 Quand mon père dit quelque chose, c'est vite fait et court, et tout d'un coup le silence se fait, le silence absolu.

Le gâteau

- Le souper arrive. Je n'ai pas faim. Vers le milieu du souper, ma mère dit :
 — Qui a mangé du gâteau ?
 — Hum, c'est moi, pourquoi ?
 — Tu en as mangé un peu trop, pendant trois jours tu en seras privé. Tu n'as pas faim, cela se voit et se comprend.
 Mais mon père met toujours son nez.
 — Et de plus, dès que tu auras soupé, tu te laveras et tu iras au lit.
 Mon père a toujours de mauvaises idées sur moi ; quand il se mêle de mes affaires cela ne marche pas pendant quelques jours. Chaque fois que je fais une petite faute, il me punit pas un peu, mais beaucoup trop. D'un côté c'était de ma faute, il ne fallait pas que je touche à ce gâteau, je n'ai pas pu m'empêcher d'y toucher. Enfin c'est comme cela.

Plus malin que toi

— Dis papa je puis aller chez Sablayroles, il m'a dit si je pouvais aller lui dicter une dictée ?

— Bon ,mais à condition qu'il te la dicte après.

Me voilà dehors, je lui ai fait croire cela mais c'est pour aller m'amuser. Il faudra que je lui montre une dictée pour faire voir que je suis bien allé chez Jean-Pierre. Je m'amuse, le temps passe. Tiens j'ai une idée.

— Puech as-tu un livre de lecture ? Peux-tu me le prêter, pour que je copie une dictée ? Enfin j'ai trouvé le moyen qu'il fallait, je vais faire exprès de faire 5 ou 6 fautes, et il croira que Jean-Pierre me l'a dictée.

J'avais trouvé le meilleur moyen.

Mon père ne s'est aperçu de rien.

Quand on est fainéant

Gilbert va chercher un seau de charbon.

— Toujours moi.

— Allez et vite.

— Et Claude, et Jacques ?

— Veux-tu te dépêcher ?

— Dis-le à Richard.

— Bon va au lit et plus vite que cela.

— Et pourquoi ?

— Tu as compris ou tu goûtes au martinet ?

— C'est toujours pareil.

Une chance

— Tu me demanderas des sous dimanche, tu seras bien reçu.

Quand je fais une sottise, mon père fait toujours pareil. S'il ne me prive pas d'une chose, c'est d'une autre. Dimanche soir arrive. Mon père sort de la monnaie de sa poche, et donne 40 fr. à mes deux frères. S'il ne pense pas à ce que j'ai fait j'ai de la chance.

— Tiens.

Il n'y a pas pensé. Il fait parfois exprès d'oublier ce qui s'est passé.

Une chance

— Dis papa vous me donnez cent francs s'il vous plaît ?

— Tu les as mérités ?

— Bien sûr. Je coupe du bois, je vais chercher le charbon à la cave, je fais les commissions, je fais tout ce que vous me dites.

— Et quand tu te bats avec ton frère ? Richard m'a dit que tu ne travailles pas en classe.

— Richard est un menteur, il veut avoir les sous à ma place et il ment !

Il sort une pièce de cent francs et la jette sur la table.

— Tiens tes sous.

Mais la pièce roule et va par terre, il la ramasse, relance la pièce blanche qui fait de même et va sous la machine à coudre. Je vais la ramasser, et il me dit :

— Tu vois elle ne veut pas aller avec toi, la preuve que tu ne la mérites pas.

— Peut-être, mais je suis sûr que si elle ne veut pas venir je la prendrai par force.